

Gaza, génocide et guerre contre l'Iran | TBEE Épisode Zéro

Un nouveau format intime pour approfondir la réflexion : The Black Elephant Experience réunit des personnalités publiques, des militants et des personnes touchées par les catastrophes fabriquées par l'Occident afin de partager ce qui se passe en coulisses et comment cela se relie à l'actualité. L'émission part du vécu personnel avant d'aborder les questions de fond, car cette approche favorise une connexion profonde en plus d'une analyse critique. La question de fond abordée dans cet épisode : le génocide à Gaza et la guerre contre l'Iran sont-ils davantage le produit du sionisme, de l'empire américain ou de la modernité occidentale ? Coprésentée par Pascal Lottaz, de Neutrality Studies, et Felix Marquardt, ancien mondialiste, lecteur du New York Times et ex-toxicomane.

#Pascal

Bienvenue à tous dans un épisode spécial de *Neutrality Studies*, car aujourd'hui, je ne suis pas accompagné d'un, ni de deux, mais de cinq invités formidables — et un sixième nous rejoindra bientôt. Je vais le dire ainsi : cet épisode est réalisé en collaboration avec Felix Marquardt, qui mène une expérience remarquable appelée *The Black Elephant*, dans laquelle il a mis au point un format très particulier pour dialoguer avec ses invités et travailler sur la vulnérabilité comme moyen de susciter des conversations profondes et authentiques.

Ce que nous avons dit que nous ferions aujourd'hui, c'est utiliser ce format et le mélanger un peu avec un format politique pour discuter de l'un des problèmes de notre époque — la violence qui ravage l'Asie de l'Ouest et qui cause des souffrances terribles à un très grand nombre de personnes. Nous avons ici d'excellents invités, que je vais laisser Felix présenter à tout le monde. Je suis Pascal Lottaz. Je suis professeur associé à l'Université de Kyoto, originaire de Suisse, et je vis et travaille maintenant au Japon. Et nos autres invités viennent également des quatre coins du monde. Felix, je te passe la parole.

#Felix Marquardt

Merci beaucoup, Pascal. Quel grand plaisir de coanimer cela avec toi. Cet épisode zéro de l'Expérience Black Elephant est le fruit de conversations qui ont émergé avec toi, donc je suis ravi que nous fassions cet épisode ensemble—cet épisode zéro ensemble. Je voudrais commencer en précisant que nous avons initialement un panel un peu plus large, et une bien meilleure parité hommes-femmes, donc ce n'était pas censé être un panel uniquement masculin. Je voulais simplement le souligner. Notre dernière invitée, qui devrait arriver d'une seconde à l'autre, est Melek, originaire de Gaza mais actuellement basée au Qatar. À part elle, nous avons le légendaire historien Ilan Pappé—ravi de t'avoir parmi nous, Ilan. Murtaza, encore un grand plaisir—Murtaza

Hussain de The Intercept. Bienvenue, Maz. Et Mohammed Jalal de The Thinking Muslim. Et voici Melek—bienvenue.

#Malak Zakoutova

Comment vas-tu ?

#Felix Marquardt

Merci, merci.

#Ilan Pappé

Content de te voir.

#Felix Marquardt

Merveilleux. C'est merveilleux de vous avoir parmi nous. Alors, Melek, je disais justement que ce n'était pas prévu que vous soyez la seule femme sur ce panel. Pardonnez-nous — il y a eu quelques désistements de dernière minute, et nous en sommes là. Permettez-moi de vous raconter un peu comment Black Elephants a commencé. Pendant la pandémie, une bande hétéroclite de personnes — abîmées de diverses manières, moi y compris — s'est réunie et a réalisé que, parce que nous avons appris à affronter nos traumatismes et à faire un travail de guérison et d'acceptation, nous avons développé ce que nous considérons presque comme une sorte de superpouvoir : la capacité non seulement de parler de ce que nous pensions ou de ce qui se passait, mais aussi d'aller dans des endroits où la plupart des gens ne vont pas, avec des personnes qu'ils ne connaissent pas, et de parler de choses plus personnelles, plus intimes.

Donc, il ne s'agit pas seulement de ce qui se passe sur le devant de la scène, mais aussi de ce qui se passe en coulisses, à l'arrière-plan. Mon travail—je viens des médias. J'ai travaillé pour The New York Times Company, puis j'ai collaboré avec The New York Times Company pendant des années. Mais je m'en suis détaché. Finalement, j'en suis venu à la conclusion, en tant qu'ancien toxicomane en rétablissement, qu'il existe une relation négligée entre la propagande d'une part et l'addiction d'autre part. Elles ont toutes deux explosé en importance au XXe siècle à peu près au même moment—et ce n'est pas un hasard. Nous avons donc ici plusieurs personnes—je veux dire, presque tous parmi vous, je dirais, à part Melek et moi—des personnes qui travaillent vraiment dur au quotidien pour éclairer les autres sur ce qui se passe réellement dans le monde, plutôt que sur ce qu'on nous raconte dans les différents médias dominants.

Ce que j'ai retenu de cette expérience dont j'ai parlé pendant la pandémie, et de la naissance de Black Elephant, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir des informations pertinentes pour fonctionner correctement dans ce monde. Il en faut, bien sûr — il faut vraiment des informations qui soient

indépendantes du pouvoir —, mais il faut aussi autre chose. Il faut de la connexion. Il faut être capable de se relier aux autres à un niveau plus profond. Et lorsque l'on réunit ces deux éléments, cela change radicalement la manière dont on interagit avec eux. Je ne vais pas en dire plus à ce stade ; j'aurai un peu plus à dire à la fin de cette session. Mais pour l'instant, j'aimerais simplement expliquer comment cela fonctionne.

Donc, nous faisons deux tours où nous ne nous répondons pas mutuellement — nous répondons simplement aux mêmes questions. Le premier tour est plus personnel, bien que pas exclusivement. Et le second aborde vraiment la question du jour, à savoir : les génocides à Gaza et la guerre en Iran sont-ils des produits du sionisme, de l'empire américain ou de la modernité occidentale ? Et j'aurais évidemment dû dire « et/ou » plutôt que « ou ». Avant de continuer, plongeons directement dans le premier tour. Je vais commencer, parce que c'est en quelque sorte un exercice, et je pense qu'il est logique que j'aie un peu d'entraînement à cela. Je vais commencer, puis je désignerai l'un d'entre vous, et nous pourrons faire ce premier tour.

Alors, la première question du tour est : où—donc vous, chers invités, et pour le public—où je suis né. Je suis né à Paris. Une dernière chose que j'aurais dû mentionner : je vais utiliser un minuteur. Merci de faire attention si je vous le signale, afin que nous divisions tous le temps correctement et le partageons de manière relativement équitable. Je vous montrerai mon minuteur si vous avez parlé trop longtemps, pour ainsi dire. Alors, je commence. D'accord. Je suis né à Paris de parents qui ne sont pas français. Je vis à Athènes, en Grèce. Mon père était allemand, mais il a grandi en Autriche.

Euh, ma mère est née à New York et y a grandi. Mes parents se sont rencontrés à New York, ont déménagé à Paris, et c'est là que j'ai grandi. Une chose que les gens ignorent à mon sujet, c'est que je connais un nombre prodigieusement embarrassant de personnes figurant dans les dossiers Epstein, d'après ce que j'en comprends — comme je l'ai déjà dit à Murtaza. Je me débats avec cette prise de conscience depuis que le département de la Justice les a rendus publics. Donc, je vais parler d'un de mes parents ou amis et de la façon dont il se rattache à l'actualité. Je vais parler de mon père. Mon père est mort quelques mois avant le 7 octobre. C'était un Allemand, né en 1945. Et...

#Felix Marquardt

Le fait qu'il soit allemand et né en 1945 a vraiment façonné sa manière de se confronter à l'histoire et à son identité allemande. L'un des moyens par lesquels il a tenté de gérer l'époque nazie, en tant que personne née en 1945, fut de se tourner presque instinctivement vers des personnes de foi juive, avec lesquelles il s'est lié d'amitié. Il incarnait véritablement la définition d'un philosémite. Comme il est mort quelques mois avant le 7 octobre, je suis allé à ses funérailles à Vienne — littéralement une semaine avant le 7 octobre — et environ 90 % des personnes présentes étaient juives. Et comme il s'agissait pour la plupart de baby-boomers, j'ai su, une semaine plus tard, que les conversations avec tout ce monde défini par mon père, qui représentait une grande partie de ma

vie, allaient devenir très, très compliquées. Depuis, je me débats avec cela, et c'est un élément central du roman que je suis sur le point de publier, intitulé *L'étrange effondrement des temps*. Voilà pour moi. Et maintenant, je vais passer la parole à Pascal Lottaz.

#Pascal

Merci beaucoup, Felix. Et puis-je simplement intervenir, pour tous ceux qui nous regardent — nous avons oublié de vous dire que nous avons préparé deux questions. La première est pour que chacun y réponde, l'un après l'autre : dites-nous votre prénom, votre lieu d'origine, où vous vous trouvez actuellement, et une chose que la plupart des gens ignorent à votre sujet. Enfin, parlez-nous d'un ami ou d'un membre de votre famille et expliquez comment il ou elle est lié(e) à l'actualité. Ensuite, nous passerons à la deuxième question. Désolé de ne pas l'avoir mentionné plus tôt. Donc, encore une fois, je m'appelle Pascal Lottaz. Je suis l'animateur de l'émission YouTube *Neutrality Studies*, actuellement au Japon.

Et quelque chose que la plupart des gens ignorent à mon sujet — je me demandais un peu de quoi je devrais parler — mais je vais à nouveau mentionner que je suis Suisse. Mes deux parents sont Suisses, mais l'une de mes grands-mères était Allemande. Cette grand-mère allemande, qui est décédée il y a quelques années, était enfant pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle était très jeune, donc elle n'en avait pas beaucoup de souvenirs. Mais une chose dont elle se souvenait, c'était de son frère aîné, qu'elle aimait profondément et dont elle parlait souvent, en disant à quel point c'était une personne merveilleuse et chaleureuse. Le problème, c'est que cette personne merveilleuse et chaleureuse est aussi morte pendant la guerre, en uniforme SS quelque part en Europe de l'Est. Il avait 26 ou 27 ans quand il est mort. Et cet événement venait d'une époque très...

#Pascal

Lors de cet événement—je veux dire, en sachant cela, et en entendant ma grand-mère parler de lui comme d'une personne adorable qui lui manque énormément, et en sachant qu'il a combattu pour un gouvernement aussi horrible et qu'il a probablement participé à l'extermination de tant d'innocents—des Juifs, des Roms et d'autres soi-disant « indésirables »—même s'il n'a pas été directement impliqué dans les meurtres eux-mêmes, il faisait partie de la machine qui a tué ces gens. Depuis que j'ai 13 ou 14 ans, cela me hante—comment cela a pu arriver. J'ai vu une photo de lui, un jeune homme séduisant, et j'ai réalisé que ce garçon avait en quelque sorte participé et contribué à ce genre d'atrocités. Il pensait probablement que c'était une bonne idée, qu'il voulait le faire, qu'il voulait faire partie de ce mouvement, et que, dans sa jeunesse, il croyait que c'était la bonne chose à faire.

C'est quelque chose qui continue de m'empêcher de dormir. Je veux dire, cette question de savoir pourquoi des gens bien commettent des actes mauvais. Et je pense que c'est là le lien avec ce qui se passe en ce moment, car je ne crois pas que ce qui se déroule en Asie occidentale puisse se réduire à la méchanceté d'une personne ou d'une autre. C'est un système, et nous devons comprendre

quelles sont les différentes parties de ce système qui, au final, provoquent des morts massives. Et maintenant que cela est dit, j'aimerais inviter Malak à nous donner ses réponses — ton prénom, ton lieu d'origine, ton lieu de résidence actuel, une chose que la plupart des gens ignorent à ton sujet, et la manière dont un membre de ta famille ou une expérience influence ta vision des événements actuels.

#Malak Zakoutova

C'est probablement la chose la plus arabe que je vais dire — j'aime que mon prénom soit prononcé Malak, pas Malak. On me le fait souvent remarquer. Donc, mon prénom est Malak, et je viens de Gaza. J'y ai grandi et j'y ai vécu toute ma vie, mais je réside actuellement au Qatar. J'y ai fait mes études — mon master — puis le génocide a commencé. Alors je me suis dit : bon, je n'ai pas vraiment d'autre option, je vais simplement rester ici. J'ai commencé à travailler, et voilà. Une chose que la plupart des gens ignorent à mon sujet — et c'est quelque chose de très cher à mon cœur, je ne pense pas l'avoir jamais partagé avec qui que ce soit — c'est que beaucoup de gens hésitent à s'approcher de moi ou à se rapprocher, parce qu'ils pensent que je suis d'une certaine manière privilégiée et égocentrique, ce qui me blesse.

Et donc, la plupart des gens ont une certaine idée de moi, et ils m'évitent pour une raison ou une autre. Une fois qu'ils apprennent à me connaître, c'est la première chose qu'ils me disent, et c'est assez surprenant. C'est comme si tout le monde t'évitait parce qu'ils pensent que tu les évites, alors qu'en réalité, tu es simplement seul parce que tout le monde t'évite. La personne dont je vais parler — qui a eu une grande influence sur ma vie et qui a un lien fort avec ce qui se passe dans le monde — est le Dr Rifat Laraira. Je pense avoir eu beaucoup de chance d'être son élève. J'ai été l'élève du Dr Rifat, un collègue, et surtout, je crois, un ami. Donc...

#Malak Zakoutova

Je me souviens que le Dr Rifat nous avait enseigné ce sonnet de John Donne. Il disait : « Mort, ne sois pas fière. » Cela me bouleverse encore aujourd'hui de repenser à la manière dont le Dr Rifat expliquait que, d'une certaine façon, John Donne lui-même — bien sûr, il est mort — mais il a survécu à la mort, car ses écrits et ses sonnets sont toujours parmi nous. Nous les lisons encore, nous y réfléchissons, nous les étudions. Cela rejoint profondément le Dr Rifat, car Israël pensait : d'accord, nous avons tué Rifat — mais le Dr Rifat, en réalité, a survécu à la mort. Parce qu'aujourd'hui encore, nous lisons ses poèmes.

Nous nous souvenons encore de lui. Nous parlons encore de lui. Et l'une des choses que j'ai remarquées à propos du Dr Rifat, c'est que si vous retournez sur son compte Twitter, par exemple, et que vous lisez ses tweets, vous ne pouvez pas simplement les replacer dans une chronologie — ils s'accordent parfaitement à chaque situation. C'est comme s'il était toujours avec nous. C'est

pourquoi je refuse de parler de lui au passé. Quand je le fais, je me sens mal, parce que j'ai l'impression qu'il est ici avec nous. Il a littéralement survécu à la mort. J'aimerais passer la parole à M. Lottaz.

#Muhammad Jalal

Vous êtes toujours en sourdine. Merci beaucoup. Oui, donc je m'appelle Muhammad Jalal. Je suis né en Grande-Bretagne — au Royaume-Uni, à Londres — dans un endroit appelé Hackney, qui se trouve à l'est de Londres. J'ai grandi à Londres, et je suis vraiment un Londonien depuis ma naissance. En ce moment, je vous parle depuis juste à l'extérieur de Londres, mais je revendique toujours le droit d'appeler l'endroit où je vis « Londres ». Quelque chose que peu de gens savent à mon sujet : comme vous le savez peut-être, j'ai lancé un podcast qui se concentre sur l'actualité et les fractures idéologiques qui existent dans le monde en général, ainsi qu'au sein de la communauté musulmane. Il s'appelle **A Thinking Muslim**. Et souvent, quand on me demande pourquoi j'ai commencé ce podcast...

Je dis généralement que c'est parce que nous avons, au sein de la communauté musulmane et en dehors, des esprits brillants — dont beaucoup font partie de ce panel — qui doivent vraiment être entendus par les membres de la communauté musulmane. Mais ce n'est qu'une partie de la raison. Je pense que, fondamentalement, la raison pour laquelle j'ai commencé le podcast remonte à 2018. Mon fils est décédé, et ce fut un choc. Cela m'a fait prendre conscience que la vie est éphémère, et qu'elle ne se résume pas à accumuler de la richesse ou à réussir sa carrière. J'étais enseignant ; j'ai donné des cours de politique pendant très longtemps. Mais la vie, c'est plus que cela. Tant que nous ne donnons pas un sens à notre existence, nous restons dans une position — peut-être une position privilégiée — et je pense que la plupart d'entre nous sont dans une position très privilégiée.

Tant que nous ne serons pas capables d'utiliser nos talents, notre expertise, nos connaissances — tout ce que nous avons à notre disposition, les ressources que beaucoup d'entre nous possèdent — tant que nous ne les mettrons pas au service de la justice et du bien, alors, en ce qui me concerne, en tant que croyant, je crois en Dieu, je crois en Allah, et je sais que lorsque je retournerai vers mon Seigneur, je veux revenir avec une trace de travail qui ajoute quelque chose à ma balance, à mon poids. Donc je pense que c'était vraiment une réflexion sur la mort, et pour beaucoup d'entre nous sur ce panel, je soupçonne que le traumatisme ou la perte peuvent vraiment vous pousser dans une direction différente de celle où vous étiez auparavant. Et, vous savez, chaque perte a son côté positif.

Vous savez, je pense que, bien sûr, une perte d'une telle gravité a été un choc pour nous tous — toute ma famille. Mais c'est certain, je sens que sans cette perte, je n'aurais pas concentré mon esprit comme je l'aurais souhaité. La question suivante portait sur quelqu'un qui a eu un impact sur moi, et encore une fois, pour poursuivre cette conversation sur la perte — à cette même période l'année dernière, en fait, ma chère épouse est décédée. Je veux simplement dire quelques mots à son sujet. C'était une personne courageuse, quelqu'un qui n'a jamais perdu de vue la diversité ni la foi en la justice et la volonté de la défendre. Même pendant sa maladie — elle avait un cancer — elle

participait à des manifestations, elle marchait, elle tweetait, elle publiait sur Instagram, elle réalisait des podcasts pour parler de la Palestine, des Ouïghours, de toutes sortes de régions où les gens font face à une immense injustice.

Et je pense que c'était, encore une fois, quelque chose que je regarde avec admiration — le fait qu'il y ait quelqu'un qui traverse personnellement une telle épreuve, et pourtant, elle n'a jamais vraiment oublié son besoin, son devoir de dire la vérité au pouvoir, de défendre la justice. Et je pense que c'est quelque chose qui, vous savez, dans les jours les plus sombres, quand je me dis : « C'est trop, ce qui se passe en Palestine nous fait mal, nous fait profondément mal », je ressens que — peut-être juste pour conclure — nous devons probablement apprendre de ceux qui sont meilleurs que nous, de ceux qui sont capables de supporter ces tragédies et simplement, jour après jour, de travailler pour la justice. Et je sais que beaucoup de personnes sur ce panel sont comme ça. Et, vous savez, je rends hommage à toutes ces personnes à Gaza en particulier, qui continuent, malgré toutes les épreuves qu'elles affrontent. Donc, oui, voilà ma réponse. Merci.

#Felix Marquardt

Merci, Muhammad. Merci beaucoup. Je vais passer la parole à Ilan. Je vais... est-ce que vous m'entendez bien ? Tu m'entends mieux, Ilan ?

#Ilan Pappe

Oh, d'accord. Très bien, merveilleux. Ton intervention précoce était... étouffée. D'accord, d'accord.

#Felix Marquardt

Mes excuses.

#Ilan Pappe

Peut-être que c'est seulement de mon côté. Je ne sais pas. D'accord.

#Felix Marquardt

Je lèverai mon—euh, je lèverai mon téléphone si le temps est presque écoulé, juste pour vous le montrer. D'accord ? Oui.

#Ilan Pappe

Bien sûr, bien sûr. Alors, euh, je suis né à Haïfa, d'où je viens, d'où je te parle maintenant. Et, euh...

#Ilan Pappe

Si je pense à quelque chose que personne ne sait sur moi... eh bien, je suis une personnalité assez publique, donc c'est difficile à dire. Quand j'ai vu la question, j'ai en fait pensé à quelque chose d'assez ésotérique, mais peut-être que cela aide à comprendre certaines des réalités impossibles dans lesquelles nous vivons. Vers, je crois, le 15 ou le 16 juillet 2023, un ami à moi d'une autre université de Gaza m'a appelé. Il a aussi mis le directeur de l'université au téléphone, et ils m'ont dit : « Peux-tu venir à une conférence que nous organisons le 10 octobre 2023 à l'université, sur l'histoire orale — l'importance de l'histoire orale ? »

Je passe la plupart de mon temps au Royaume-Uni, où j'enseigne à Exeter, mais ma famille et beaucoup de mes amis — la plupart de mes amis palestiniens — sont toujours ici, en Galilée. Je fais donc la navette autant que possible entre les deux endroits. Je me suis dit, bien sûr, que j'allais accepter. Puis je me suis demandé : comment vais-je entrer à Gaza ? C'était, bien sûr, avant le 7 octobre. Mais vous comprenez sûrement que même avant le 7 octobre, il n'était pas facile d'entrer dans la bande, compte tenu du siège et du blocus israéliens. J'ai un passeport européen en plus de mon passeport israélien, et j'ai commencé à négocier avec l'ambassade d'Allemagne au Caire, car je savais que pour entrer, j'aurais besoin de leur — enfin, pas exactement de leur autorisation, mais de leur implication.

Je ne me souviens plus exactement de tous les détails maintenant. Quoi qu'il en soit, deux choses étaient très claires pour moi : d'abord, que tout était prêt pour que je traverse Rafah le 10 ; et ensuite, que je savais déjà ce qui m'attendait à mon retour à Haïfa, et j'étais prêt à en tenir compte. Et puis, eh bien, le 7 octobre est arrivé — trois jours avant la conférence prévue — et j'ai dû reporter cette visite. Mais bien sûr, tout a tellement changé, surtout pour Gaza et son peuple. Le niveau de destruction est unimaginable, effroyable, horrible — une politique israélienne criminelle et génocidaire qui a atteint des niveaux que nous n'avions jamais vus auparavant.

Mais d'une certaine manière, parfois, l'histoire personnelle s'entrelace avec une histoire plus collective. Les personnes auxquelles je pense—eh bien, je pensais particulièrement à l'une de mes premières doctorantes, Malaka Shwaiki. Nous avons réussi à lui obtenir une bourse pour l'Université d'Exeter, où elle a brillamment soutenu une thèse de doctorat sur les grèves de la faim comme arme de résistance. Elle a terminé avec les honneurs, et à juste titre. Elle est maintenant maîtresse de conférences à l'Université de St Andrews, en Écosse. Et en pensant à elle, et à mon très, très bon ami et co-auteur, Ramzi Baroud, qui a perdu seize membres de sa famille, dont sa sœur et son beau-frère—comment...

#Ilan Pappé

Ces événements traumatisants et marquants dans la vie de la Palestine et de son peuple — si vous êtes intimement lié et impliqué auprès des Palestiniens, je pense que vous les percevez d'une manière encore plus intense. On ne peut être actif non seulement en raison des connaissances générales que l'on possède, qui à elles seules devraient émouvoir les gens, je crois, dans le cas de la Palestine, mais aussi parce que cela est lié à des personnes qui ont un nom, qui sont des amis —

des amis que, dans mon cas, je connais depuis plus de cinquante ans. Cela lui donne une autre dimension. Et la question est de savoir comment transmettre cette dimension à un public plus large, car nous devons encore renforcer la solidarité avec les Palestiniens afin de faire face au danger existentiel auquel ils sont aujourd'hui confrontés — non seulement à Gaza, mais aussi en Cisjordanie et à l'intérieur d'Israël.

Je pense que c'est ainsi qu'on parvient à l'humaniser et à en faire une question personnelle, pas seulement une question de justice morale ou de principe. On se sent engagé envers des personnes que l'on connaît, même si en réalité on ne les connaît pas vraiment. C'est pourquoi je pense que des histoires comme celle de Hind Rajab sont devenues si puissantes pour mobiliser les gens — ils ont l'impression de connaître quelqu'un qu'ils ne connaissent pas réellement. Ce sont ces personnes-là auxquelles je pense. J'ai aussi quelques étudiants de Téhéran qui ont été mes doctorants au fil des années, et pour moi, ce qui leur arrive est bien plus important que ce qui se passe en Iran en ce moment. Parce que c'est un mélange — on se soucie d'abord des individus, puis de la nation, puis de la cause, et ainsi de suite. Et ce n'est pas facile à gérer.

#Felix Marquardt

Merci beaucoup, Ilan. Maz, la parole est à toi.

#Murtaza Hussain

Oui, merci à tous. Alors, je suis Mojtaba Al-Husseini. Je suis journaliste. Je vis à New York. J'ai grandi ici pendant la majeure partie de ma vie, mais ma famille est originaire du Pakistan. Je crois qu'on parlait tout à l'heure, Felix, de nos origines. En fait, je ne suis pas très doué pour les réflexions personnelles, pour être honnête — c'est sans doute l'un des traits les plus marquants chez moi. Mais, vous savez, j'y ai réfléchi. C'est intéressant, parce que ma famille a vécu en Inde pendant très, très longtemps. Nous avons même un arbre généalogique — nous avons retracé notre lignée sur peut-être 800 ou 900 ans. Et puis, lorsque la partition de l'Inde et du Pakistan a eu lieu, ils sont partis pour le Pakistan.

Et c'était quelque chose de très traumatisant, dont personne n'a jamais vraiment parlé. Évidemment, nous avons été déracinés, puis toute la famille s'est dispersée aux quatre coins du monde, et il n'y a plus vraiment de contact nulle part en particulier. Mais cela a toujours été une chose très dévastatrice. Et, vous savez, être déraciné après si longtemps change complètement la façon dont on voit le monde, et tout ce qui s'y rattache. Donc... vous savez, la plupart de ma famille vit maintenant soit au Moyen-Orient, soit en Occident. Certains vivent au Pakistan, d'autres en Inde, et on ne peut pas vraiment—enfin, on peut se sentir aliéné d'eux. Et en fait, je ne peux pas retourner au Pakistan. Je ne peux pas, pour des raisons politiques liées à mon travail de journaliste. Je ne peux pas y aller moi-même.

Et ma femme n'est pas pakistanaise, donc c'est un autre niveau d'atténuation. Mais c'est intéressant, car il y a quelques années, ma grand-mère — elle est toujours en vie — est retournée en Inde. Elle a grandi à Hyderabad ; c'est de là que vient ce côté de la famille. Elle est maintenant nonagénaire, et lorsqu'elle est retournée à Hyderabad il y a quelques années, elle a retrouvé ses anciens camarades d'école de l'époque — des amis hindous et d'autres issus de différentes minorités en Inde. Bien sûr, la partition était fondée sur la religion, donc elle était partie pour le Pakistan. Et lorsqu'ils se sont retrouvés, c'était très émouvant, en fait, car ils ont partagé tous ces souvenirs.

Et ce que disait Ilan — le vaste contexte macro-politique était en quelque sorte condensé dans cette relation que toutes ces vieilles femmes entretenaient entre elles, elles qui avaient été amies lorsqu'elles étaient très jeunes, encore des enfants. C'était donc un moment très émouvant, et cela m'a fait comprendre que tout cela avait été une sorte de... ou, si ce n'était pas une erreur, du moins quelque chose qui n'avait pas vraiment été bien réfléchi, et cela a eu un impact sur toutes nos vies — cette immense onde de choc, et ainsi de suite. Donc, quand je pense aux origines, je pense à cela, à la façon dont les points d'origine ont été si bouleversés, et puis, vous savez, qui peut dire ce qu'il adviendra à l'avenir, même maintenant que l'histoire est encore en train de se dérouler. Mais oui, c'est un peu mon parcours et comment j'en suis arrivé là, en ce sens.

#Felix Marquardt

Merci beaucoup, Maz. Et merci à vous tous pour ce premier tour. Avant de passer au deuxième tour, nous avons une courte vidéo que nous aimerions diffuser. Es-tu prêt, Pascal, à la lancer ?

#Pascal

Voyons si nous pouvons le mettre ensemble. D'accord, c'est parti.

#Felix Marquardt

On a l'impression que cela saisit ce moment pour...

#Pascal

L'Ouest. C'est un film très célèbre — la plupart d'entre vous le connaissent probablement. Regardons-en juste une minute.

#Video 1

Très bien. Ils arrivent. Nous verrons maintenant comment ces Russes se débrouillent face à une division SS d'élite.

#Video 2

Hans.

#Video 1

Aie du courage, mon ami.

#Video 2

Ouais. Hans, je viens de remarquer quelque chose. Ces communistes sont tous des lâches. Tu as regardé nos casquettes récemment ? Nos casquettes ? Les insignes sur nos casquettes. Tu les as regardés ? Quoi ? Non. Un peu. Elles ont des crânes dessus. Tu as remarqué que nos casquettes ont en fait de petites images de crânes dessus ? Je ne... Hans, est-ce que c'est nous les méchants ?

#Video 1

Nous devrions être capables de les contenir à ce stade.

#Felix Marquardt

Merci, Pascal. Sommes-nous les méchants ? Sommes-nous les méchants ? Alors, pour le deuxième tour, nous allons répondre à la question suivante : Les génocides à Gaza et la guerre en Iran sont-ils des produits du sionisme, de l'empire américain et/ou de la modernité occidentale ? Peut-être que je vais simplement commencer par vous donner quelques exemples — des indices sur les raisons pour lesquelles j'ai formulé cette question et pourquoi nous avons décidé de la retenir avec Pascal. Je me souviens avoir pensé, dans les mois qui ont suivi le 7 octobre, en voyant de nombreux témoignages — eh bien, je ne me souviens plus du nom de ce festival de musique qui avait lieu — je n'ai vu aucun commentaire, nulle part dans la presse occidentale, sur une question toute simple, que je trouvais pourtant cruciale : quel genre de société pense que c'est acceptable, que c'est concevable, d'organiser un festival de musique, un festival de techno, à deux pas d'un camp de concentration ?

Et j'ai simplement cherché des références à ce sujet, pour approfondir la question, et je n'en ai trouvé aucune. L'autre chose que je veux mentionner, c'est que j'ai parlé de mon père un peu plus tôt. Il y a eu un moment qui a vraiment été un déclic pour moi — lorsque j'ai lu le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire. Césaire est un peu comme le cousin de Frantz Fanon, originaire de la Martinique. Et dans le *Discours sur le colonialisme* — je paraphrase, bien sûr — il a dit quelque chose que j'ai trouvé incroyablement puissant : il s'adressait aux Français, mais indirectement, il s'adressait à l'Occident.

Et il a dit : tu fais semblant que ce qui t'a bouleversé à ce point, c'est ce que l'homme peut faire à l'homme — la prise de conscience et l'horreur d'être confronté à la réalité abjecte de ce dont les humains sont capables envers d'autres humains. Mais en réalité, ce qui te dégoûte, ce qui te choque, c'est que tu as fait aux Blancs en Europe ce que ta civilisation a fait partout dans le monde aux

peuples qui n'ont pas la peau blanche. Et, euh, oui, je pense que c'est ce qui se cache derrière cette question. Et, euh, je vais demander à Ilan de commencer à répondre.

#Ilan Pappé

Oui. Euh, eh bien, je pense que nous devrions, d'une certaine manière, examiner personnellement et différemment le génocide à Gaza et la guerre en Iran lorsque nous analysons les trois éléments dont vous parlez — le sionisme, l'impérialisme américain et le modernisme. Je pense que, dans le cas de Gaza, c'est clairement le résultat du sionisme. Le sionisme est une idéologie d'un mouvement colonial de peuplement. Et une idéologie, comme toutes les idéologies, ne reste pas dans les livres ou dans la théorie, mais évolue en fonction des réalités sur le terrain. Certaines idéologies s'adoucissent ; d'autres deviennent plus dures, plus fondamentalistes. Dans le cas du sionisme, c'est la seconde option qui est juste. Il a commencé dès le départ comme une idéologie coloniale de peuplement qui considérait les Palestiniens comme le principal obstacle au projet de construction d'un État juif en Palestine.

Et de cette idéologie est née la stratégie qu'ont adoptée d'autres projets coloniaux de peuplement — ce que feu Patrick Wolfe appelait « l'élimination des autochtones ». Cela a conduit au vaste nettoyage ethnique de 1948. Mais la résistance palestinienne à ce processus, et l'incapacité à résoudre le paradoxe que le sionisme a toujours voulu résoudre — entre le désir d'avoir un État libéral et démocratique et, en même temps, de maintenir cette logique fondamentale d'élimination des autochtones, comme s'il était possible de concilier les deux —, l'échec total de cette réconciliation a durci le sionisme. Cela en a fait une idéologie beaucoup plus rigide en son cœur même.

Et probablement que les vingt-six dernières années ont été la phase durant laquelle le sionisme s'est intensifié de deux manières. D'une part, il s'est en quelque sorte débarrassé de ses marges plus ambivalentes — celles des personnes qui espéraient encore, d'une manière ou d'une autre, ce que l'on appelait autrefois les sionistes libéraux ou les sionistes de gauche, qui tentaient de concilier, d'une façon ou d'une autre, des valeurs universelles, quelles qu'elles soient, avec la nature raciste du sionisme. Cela a disparu au fil de notre avancée dans le XXI^e siècle. Malheureusement, la conséquence de cette disparition est que, s'il existait des inhibitions — et il y en avait — dans la politique israélienne à l'égard des Palestiniens, elles se sont lentement évanouies.

Et le dernier type d'obstacle, ou d'empêchement, ou la dernière forme de complication, si l'on veut, dans la manière de traiter la question de la Palestine et des Palestiniens, a été levé lorsque Israël a décidé d'abandonner, en quelque sorte, une politique de génocide progressif à Gaza et de nettoyage ethnique progressif en Cisjordanie, pour passer à une politique ouvertement génocidaire à Gaza et à une politique explicite de nettoyage ethnique. Ainsi, la première réponse est que, lorsqu'il s'agit de Gaza, l'attention doit se porter sur le sionisme. Bien sûr, le sionisme n'aurait pas pu réussir dans ses politiques de génocide et de nettoyage ethnique sans l'impérialisme américain. Si l'on retire l'impérialisme américain de l'équation, on obtient un mouvement sioniste bien plus faible dans le passé et un Israël bien plus affaibli dans le présent.

Et l'Amérique, avec son orientation impérialiste, est un membre très important — je dirais crucial — de la coalition internationale qui non seulement accorde à Israël l'immunité, mais lui fournit également les moyens matériels de mettre en œuvre son idéologie. La modernité a quelque chose à voir avec cela, bien que je ne pense pas que « modernité » soit le bon terme. Je pense que la modernisation est plus importante que la modernité. La modernité peut être un fait ; la modernisation est une idéologie — et c'est une idéologie qui va de pair avec l'impérialisme, le colonialisme et le sionisme. Par conséquent, elle fournit l'échafaudage intellectuel, philosophique et parfois moral qui permet aux gens en Occident de considérer de telles atrocités que le génocide comme une « autodéfense » de l'État juif. Elle leur permet de voir l'Iran comme une autre réincarnation de l'Allemagne nazie, et donc, même si c'est un président américain dément qui montre la voie, cela est considéré comme « justifié », et ainsi de suite.

Je pense donc que c'est la modernisation, plutôt que la modernité, que j'ajouterais à la réflexion. Pour l'Iran — et je conclurai là-dessus —, la question éternelle, bien sûr, est de savoir si c'est la queue qui remue le chien ou le chien qui remue la queue. Nous nous posons toujours cette question à propos de la relation israélo-américaine, surtout lorsqu'il s'agit d'analyser la politique américaine au Moyen-Orient. Je pense que chaque période de l'impérialisme et de l'interventionnisme américains au Moyen-Orient doit être examinée séparément. Je ne crois pas qu'on puisse, en tant qu'historien — c'est mon avis —, proposer une analyse globale de la politique américaine de 1945 à aujourd'hui, car elle a connu des changements tout à fait fondamentaux.

En ce moment — et c'est sans doute plus important que les racines historiques — je dirais qu'il est très clair que, dans le type d'état d'esprit républicain qui a à la fois permis à quelqu'un comme Trump d'accéder à une position aussi puissante et l'a autorisé à entraîner l'intérêt national américain, l'armée américaine et même l'économie américaine dans cette aventure désastreuse, il existait deux camps au sein de sa base. Un camp était totalement opposé à cette politique, et l'est toujours, et un autre camp, qui comprenait également des sionistes chrétiens, était très enthousiaste à l'égard de ce comportement qui viole totalement le droit international et tout consensus que nous avions auparavant sur les affaires mondiales. L'équilibre était assez délicat, et je pense que c'est là que Netanyahu et Israël ont joué un rôle très important en faisant pencher la balance vers l'action et en surmontant les hésitations internes à propos de cette décision.

Mais d'une manière générale, l'impérialisme américain revient à une forme dure et territoriale d'impérialisme. En laissant de côté — je veux dire, si Trump et son orientation devaient réussir — ils ont clairement mis de côté l'impérialisme clandestin qui caractérisait autrefois l'implication américaine au Moyen-Orient. Ils reviennent à l'âge de l'impérialisme dont Eric Hobsbawm a parlé, c'est-à-dire à ce qu'on devrait appeler l'impérialisme territorial. Non seulement au Moyen-Orient, mais aussi à l'égard de Cuba, du Venezuela, et Dieu sait où encore. D'une certaine manière, cela met de nouveau en lumière le lien entre la modernisation — qui, en Occident, est assimilée à l'illumination, au progrès et à la laïcité — et cela dévoile encore une fois cette prétention selon laquelle ces valeurs seraient universelles et ne pourraient être interprétées que par la soi-disant civilisation occidentale, parfois

appelée civilisation judéo-chrétienne. Je pense que, comme pour chaque moment d'horreur dans l'histoire, il y a un aspect positif, car la destruction est si totale que nous pourrions repenser certaines des valeurs tenues pour acquises—comme Michel Foucault l'aurait dit—les valeurs universelles, le droit international, et ainsi de suite, que l'Occident a pu monopoliser sur le reste du monde pendant assez longtemps. Merci.

#Felix Marquardt

Désolé. Merci, Ilan. Je vais transmettre à Murtaza.

#Murtaza Hussain

Il y a de nombreuses années, un homme nommé Zygmunt Bauman a écrit un livre. C'était un philosophe polonais, et j'ai été très influencé par ses écrits, en réalité. Il a écrit un ouvrage intitulé *L'Holocauste et la modernité*. Sa thèse dans ce livre était que l'Holocauste avait bien sûr été causé, en partie, par le sentiment anti-juif, l'antisémitisme et ainsi de suite. Mais il affirmait qu'il n'était pas vraiment logique qu'il ait eu lieu en Allemagne pour cette raison, car à cette époque, selon son analyse, la France était une société bien plus antisémite — et pourtant, cela ne s'est pas produit en France, et ainsi de suite.

Ce qu'il a réellement dit, c'est que l'Holocauste était le produit d'un certain développement de la modernité — que toute l'idée de la modernité consistait à améliorer la société grâce à la technologie. Ce n'était pas vraiment le résultat d'une haine excessive, même si cela en faisait partie, mais plutôt le produit d'une vision selon laquelle la technologie pouvait servir à résoudre un « problème » dans la société — à savoir, un certain groupe de personnes perçu comme ce problème. Il a comparé l'attitude allemande envers les Roms, les Juifs, les Slaves et d'autres à la manière dont on pourrait envisager le jardinage ou la réforme de la société d'un point de vue technologique. Et les outils utilisés pour cela étaient, bien sûr, eux aussi hautement technologiques.

Ils utilisaient des locomotives, des trains, du gaz et toutes ces choses pour accomplir cela de manière plus efficace. Et pendant tout ce temps, cela était perçu, de leur point de vue, comme une amélioration de la société — d'un point de vue génétique, d'un point de vue hygiénique, et de bien d'autres façons. C'est ainsi que c'était décrit. J'ai donc remarqué que la manière dont le gouvernement israélien parle aujourd'hui de la question des Palestiniens, et même des Libanais, et désormais dans une certaine mesure des Iraniens, suit le même schéma. Ils n'en parlent pas comme d'une violence politique utilisée comme un outil pour atteindre un objectif politique, ou pour modifier un résultat politique, ou encore pour créer des conditions plus favorables à leur progression dans des négociations vers un état final, et ainsi de suite.

Ils en parlent comme s'il existait un groupe de personnes qui posait problème. Ces personnes n'ont aucune importance politique ni aucune revendication politique à formuler. Comment pouvons-nous utiliser ces méthodes technologiques pour éliminer ces gens ? Et en les éliminant, nous aurons

amélioré la situation dans notre propre société et dans la région. Et c'est tout. On voit donc beaucoup de discussions sur l'utilisation de l'IA, la supériorité aérienne et tous ces autres outils. Mais le seul objectif, en réalité, est la suppression d'un groupe de personnes jugées indésirables. Et ce que Bauman soutenait, c'est que cela fait pleinement partie de la modernité. Ce n'est pas que le génocide n'ait pas eu lieu dans l'histoire — il en a eu — mais les motivations et les moteurs étaient très différents, tout comme la manière dont il a été mis en œuvre.

Mais il a dit que c'était en réalité une vision du monde très moderne de penser que, eh bien, si l'on considère son objectif comme étant d'améliorer les choses selon sa propre perspective, et que l'on estime devoir éliminer certaines personnes pour y parvenir, alors on peut simplement appliquer des méthodes techniques pour le faire. Et toute autre considération humaine ou politique peut être écartée ou jugée sans importance. C'est même une rupture avec, vous savez, les croyances traditionnelles dans un monde clos, et ainsi de suite. On a aussi la violence, comme nous l'avons vu, qui poursuit une fin politique. Mais la plupart des usages israéliens de la violence aujourd'hui n'ont aucune corrélation politique. C'est très proche de ce qui a été décrit comme s'étant produit pendant l'Holocauste — une simple application technique visant à éliminer un certain groupe de personnes.

#Felix Marquardt

Merci, Murtaza. Cela me rappelle qu'une école entière de philosophie s'est fondée sur certaines de ces réflexions — l'École de Francfort. Alors, passons à Malak. Désolé pour la mauvaise prononciation. Votre micro est coupé.

#Pascal

Malak, peux-tu réactiver ton micro ? Tu es toujours en sourdine.

#Malak Zakoutova

D'accord, vous m'entendez maintenant ? Je voulais dire que votre prononciation est vraiment bonne. Donc je ne parlais pas de vous — votre prononciation est bonne. C'est assez intimidant de répondre à cette question après qu'Ilan et Murtaza ont déjà pris la parole. Mais ma réflexion personnelle, mon point de vue personnel sur ce sujet — le génocide à Gaza, pour le dire simplement — c'est que c'est fondamentalement le sionisme, dans le sens où Israël croit qu'on lui a promis un État fondé sur le nettoyage ethnique, et qu'il le fonde effectivement sur le nettoyage ethnique.

Donc, c'est essentiellement le sionisme. Mais ce qui a rendu le sionisme possible, ou ce qui a ouvert la voie, c'est évidemment l'impunité américaine. Cela, et aussi, en ce qui concerne la modernisation occidentale — disons-le — ils ont également facilité les choses, ou en quelque sorte légitimé cela. C'est étrange de dire « légitime », mais dans ce sens, à cause de leur normalisation des puissances

coloniales et de la domination coloniale. Mais je pense que la guerre contre l'Iran est un peu différente. Je pense qu'elle est fondamentalement américaine, mais qu'elle sert le sionisme. Voilà ma réponse simple.

#Felix Marquardt

Merci beaucoup, Malak. Je vais donner la parole à Mohammed, et nous concluons avec Pascal Lottaz.

#Muhammad Jalal

Merci beaucoup. Je pense que la question elle-même suppose peut-être que ces causes sont séparables, alors qu'elles ne le sont pas. Le sionisme, l'empire américain et la modernité occidentale ne sont pas vraiment des explications concurrentes. Je pense qu'ils sont imbriqués les uns dans les autres — des logiques qui se renforcent mutuellement. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui est moins une cause unique qu'une convergence de forces idéologiques, structurelles et, je dirais, civilisationnelles. Prenons le sionisme comme moteur immédiat, comme moteur tactique et idéologique ici. Le sionisme fonctionne comme une idéologie d'action proche, en particulier à Gaza. C'est un projet colonial de peuplement avec une logique interne d'expansion, d'ingénierie démographique et d'insécurité permanente. Gaza, en ce sens, n'est pas une aberration ; c'est l'aboutissement logique d'un projet qui ne peut tolérer la souveraineté autochtone.

Comme avec l'Iran, le sionisme agit comme un instigateur stratégique, cherchant à éliminer toute puissance régionale capable de dissuasion ou de résistance. Mais le sionisme à lui seul ne peut pas expliquer cette guerre régionale, et il ne peut même pas la mener seul. Il a réellement besoin d'un parrainage impérial. C'est là qu'intervient l'empire américain — en tant que facilitateur, l'empire qui fournit l'infrastructure matérielle et stratégique. Les États-Unis assurent l'architecture de la puissance dure : les armes, la couverture diplomatique, le renseignement et la domination dans l'escalade. Et il ne s'agit pas seulement des États-Unis. Les États-Unis et leurs États subordonnés, ou leurs alliés — tels que les puissances européennes, au sein de l'Union européenne — soutiennent tous fermement, à part l'Espagne bien sûr, à son crédit, cette soi-disant expédition vers l'Iran, ou, comme je crois qu'il l'a appelée, à l'instar de Poutine, un camp militaire temporaire, quel que soit le terme qu'ils ont utilisé.

Je pense que nous sommes face à un empire dans sa phase tardive — surexploité, réactif, mais toujours massivement destructeur. La guerre contre l'Iran, en particulier, reflète un schéma impérial classique : des guerres préventives présentées comme des mesures de sécurité, une logique de changement de régime, le contrôle de zones géostratégiques, des routes énergétiques et des points d'étranglement. C'est en réalité une guerre de choix plutôt qu'une guerre de nécessité. Et, point crucial, je ne pense pas que les États-Unis soient simplement manipulés, comme certains analystes le soutiennent. Ils sont structurellement alignés sur les objectifs d'Israël en raison de leurs engagements stratégiques et idéologiques communs. Et c'est là, selon moi, que la modernité entre

en jeu — ou la modernité occidentale — qui fournit la logique civilisationnelle du sionisme, de l'impérialisme américain, de cette guerre en Iran et du génocide à Gaza.

Si le sionisme est le déclencheur et l'empire le véhicule, je pense que la modernité occidentale en est le système d'exploitation. Elle fournit le vocabulaire moral qui rend cette violence intelligible et justifiable : civilisation contre barbarie, sécurité contre terreur, ordre contre chaos. Elle la normalise. Il y a une violence à l'échelle industrielle à Gaza, qui est devenue un laboratoire de la guerre high-tech. Elle banalise un usage aussi extrême de la violence. Il y a des meurtres technocratiques — il suffit de penser à la manière dont l'IA a été intégrée à cette machine de mort. C'est une mort bureaucratisée que nous voyons à Gaza, et que nous voyons désormais en Iran et dans le ciel de Téhéran.

Cela inscrit ces hiérarchies raciales dans le droit international. Rappelons que la chancelière allemande a soutenu que l'Iran se plaçait en dehors du droit international lorsqu'elle évoquait les orientations morales dans ce conflit particulier. Cela crée donc des hiérarchies qui perdurent au sein de la modernité occidentale depuis des siècles, en commençant par John Locke et, aujourd'hui, en allant jusqu'à Donald Trump. Je pense que ce type de logique chauvine européenne reste ancrée dans le discours que véhicule la modernité occidentale. C'est pourquoi l'indignation en Occident est si sélective — parce que le système lui-même a classé l'humanité d'une certaine manière. Ainsi, les Palestiniens ou les Iraniens ne sont pas perçus comme civilisés.

Et donc, ils ne bénéficient pas du même type de cohérence que les Européens, ou même les Ukrainiens, ont reçu lorsqu'ils ont été injustement envahis par les forces russes. Le sionisme, selon moi, engendre immédiatement ce conflit. L'empire américain l'amplifie et le maintient, et la modernité occidentale le légitime et le normalise. En d'autres termes, sans le sionisme, il n'y aurait pas de génocide à Gaza — pas de massacre de population comme nous l'avons vu à Gaza. Sans les États-Unis, il n'y aurait pas la capacité de soutenir ou d'étendre Israël à l'échelle régionale. Et sans la modernité occidentale, il n'y aurait pas de tolérance mondiale pour ce que nous avons observé au cours des deux ans et demi, presque trois dernières années. Oui, merci.

#Felix Marquardt

Merci beaucoup, Mohamed. La parole est à vous, Pascal Lottaz.

#Pascal

Eh bien, il est difficile d'ajouter quoi que ce soit à cela, car tout a été exposé de manière vraiment remarquable par chacun ici. Peut-être que la seule chose que je peux apporter, c'est quelque chose que j'ai eu le privilège d'apprendre au cours des un ou deux dernières années, en discutant avec de nombreux universitaires. L'une des choses les plus éclairantes pour moi, c'est qu'il y a en réalité plus de sionistes chrétiens dans le monde que de sionistes juifs. Et le sionisme lui-même — je ne le vois pas tant comme un phénomène américain ou impérial, mais plutôt comme quelque chose ayant un

noyau européen, une manière fondamentale dont l'Europe, en tant que civilisation, s'est étendue, s'est développée et s'est enracinée dans chaque recoin du monde. Je ne le vois pas tellement comme un produit de la modernité.

Je veux dire, comme Mohamed l'a très bien dit, la modernité fournit aujourd'hui le vocabulaire permettant d'enrober tout cela dans un discours sur « le bon monde », les bons Israéliens qui contiennent ce mal qu'est le terrorisme — le terrorisme musulman, palestinien, et ainsi de suite. Là, on a le cadre dont on a besoin. Mais réfléchissez-y : ces génocides que les Européens ont commis au fil des siècles traversent l'histoire comme un fil rouge. Et ce qui est frappant, c'est qu'il y a un génocide, un seul, profondément ancré et encore très présent dans les mémoires aujourd'hui — et c'est, comme tu l'as dit, Felix, celui qui a été commis contre d'autres Blancs en Europe.

Et aujourd'hui, nous associons très fortement la mémoire de l'Allemagne des années 1930 et 1940 à celle de ce génocide. Mais quand on parle de la Belgique — qui, en parlant de la Belgique, ferait immédiatement le lien avec le génocide au Congo ? Dix millions de morts après 1885, n'est-ce pas ? Cela ne s'est pas produit bien avant celui-là. Et la vidéo que nous venons de regarder, « Are We the Baddies? », a été créée pour montrer comment les Allemands ne se remettaient pas en question. Elle a été réalisée par des humoristes britanniques — les Britanniques, qui ont commis plusieurs génocides en Afrique du Sud et en Inde — des personnes directement liées à celles qui ont vidé trois continents, l'Amérique du Nord, une bonne partie de l'Amérique du Sud et l'Australie, de leurs populations autochtones.

Ainsi, cette volonté d'expansionnisme et de *Lebensraum*, comme les Allemands l'appellent — l'idée que les Blancs remplacent les autres, et qu'ils s'arrogent même le droit d'amener des personnes noires contre leur gré comme esclaves et de remplacer des populations entières —, c'est simplement des centaines d'années de la manière européenne de faire les choses. Ils ont essayé en Asie aussi ; cela n'a pas fonctionné. Cela a échoué à un stade bien plus précoce. Mais selon mon interprétation, ce que nous voyons aujourd'hui n'est que la dernière version d'un phénomène qui s'est produit tant de fois auparavant.

Et l'effort visant à tenter de remplacer une population autochtone par une population non autochtone, puis à les appeler la population autochtone — et même à insulter les autochtones d'origine en les qualifiant d'envahisseurs — oui, c'est tout simplement incroyable. Et mêler cela à tout le discours sur les étrangers en Europe et ainsi de suite, c'est stupéfiant pour moi. C'est stupéfiant que les gens ne le voient pas, ce qui, encore une fois, fait partie intégrante du fonctionnement du système, n'est-ce pas ? Le fait de pouvoir dire : « Non, non, le passé, c'est le passé. Le colonialisme, c'est fini depuis longtemps. Le colonialisme européen, c'est comme le féodalisme — ça s'est terminé il y a bien longtemps. Nous savons que c'était mal ; nous ne le referions jamais. » Et puis, une fois que nous le refaisons, nous lui donnons simplement un nouveau nom et un nouvel habillage. Et l'habillage actuel, c'est quoi, Mohamed — ce que tu as souligné.

Mais c'est ainsi que le système se maintient en vie et engendre ensuite cette violence énorme. Je ne blâmerais jamais uniquement les Américains — pas du tout. C'est un crime euro-américain, colonial et de peuplement, blanc, fondamentalement. Parce que quelque chose rend, apparemment, cette forme de violence très digeste pour une grande partie de l'Europe. Et je n'arrive pas encore à comprendre ce que c'est. Peut-être que c'est la religion. Peut-être que c'est cette pensée manichéenne. Je ne sais pas. Mais il y a quelque chose qui rend cela acceptable pour eux. Et si l'on regarde l'Iran, on voit la différence dans les critères selon lesquels ils mènent une guerre, et selon lesquels d'autres mènent une guerre, et selon lesquels les Euro-Américains mènent leurs guerres. Il y a simplement quelque chose d'extrêmement, extrêmement violent — et je m'en tiendrai là.

#Felix Marquardt

Merci, Pascal. Merci à vous tous pour cette série d'interventions. Nous nous étirons un peu — nous manquons légèrement de temps. Donc je ne pense pas que nous aurons une discussion aussi longue que prévu au départ. Mais tout de même, j'aimerais commencer à ce stade. Vous pouvez intervenir librement, mais je vais ouvrir cette partie de l'émission avec Ilan. Pascal faisait justement référence à la mémoire sélective, et d'une certaine manière, votre rôle d'historien est de veiller à ce que nous n'oublions pas certaines parties de l'histoire. Mais en regardant tous ces génocides, je ne peux m'empêcher de penser aux recherches menées sur les manuels scolaires avec lesquels nous avons grandi. Et j'aimerais que vous parliez des coûts cachés — de ces coûts de plus en plus évidents mais encore dissimulés — de l'hypermnésie sélective.

#Ilan Pappé

Oui, je pense que c'est un aspect important — la capacité de fabriquer des récits qui justifient l'inhumanité, la barbarie, les massacres de masse, le nettoyage ethnique et le génocide, d'une manière dépourvue de tout contexte historique ou fondée sur un récit historique déformé. Je veux dire, il n'y a jamais eu, à mon avis, d'exemple aussi frappant que lorsque, après le 7 octobre, il est devenu très clair que la simple demande formulée par des universitaires, des journalistes et des militants — celle d'historiciser, de replacer dans une analyse historique les événements du 7 octobre et ce qui a suivi — a été elle-même considérée comme illégitime. Je ne me souviens pas d'un autre moment où la simple notion de contexte historique a été perçue comme un acte inacceptable.

Si vous vous en souvenez, tout a commencé avec l'exigence d'Israël que le mot « contexte » ne soit pas mentionné dans l'analyse des origines de l'opération du Hamas ou de la réaction israélienne. En Allemagne, cela a atteint un niveau absurde : des enseignants ont reçu des lettres des administrations universitaires leur demandant de ne pas utiliser le mot « contexte » lorsqu'ils analysaient ce qui s'était passé à Gaza. Je suis sûr qu'il y a eu d'autres périodes dans l'histoire où ceux qui détenaient le pouvoir, pour une raison ou une autre, ont soit exigé que le contexte historique ne soit pas mentionné, soit insisté pour qu'un seul récit historique soit légitimé et l'autre délégitimé.

Mais je ne me souviens pas—surtout pas dans les pays qui se prétendent les sanctuaires de la liberté d'expression, de la liberté de recherche, de la liberté d'opinion—que, dans ces pays-là, plutôt que dans des régimes plus autoritaires, il y ait eu une demande émanant précisément de ceux qui affirment avoir créé des espaces pour que d'autres puissent être critiques, proposer des points de vue alternatifs, parce que le reste de la société est trop occupé à simplement vivre. Je ne me souviens pas d'un cas où l'on aurait dit : « Non, vous ne pouvez pas. » C'est un peu comparable à ce qui s'est passé, pendant une période bien plus courte, dans les universités américaines après le 11 septembre. Vous vous souvenez sans doute du débat sur le « noyau ». À l'époque, on ne parlait pas de « contexte » ; on parlait de la « question centrale ». Sa version plus populaire était : « Pourquoi nous détestent-ils ? »

Je me souviens d'avoir été à New York à cette époque, et les autorités universitaires m'avaient demandé de ne pas mentionner la question centrale. Que signifiait cette question centrale ? Qu'il existe un contexte historique qu'il faut enseigner et connaître si l'on veut comprendre le 11 septembre — même sans toutes les théories du complot, tu vois, même si ce que tu as vu est bien ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Et la réaction américaine au 11 septembre. Donc, d'une certaine manière, nous étions déjà là avant. Mais jamais l'expression « contexte historique » n'avait été assimilée à de l'antisémitisme ou à du négationnisme. C'est incroyable, surtout quand cela vient d'Allemagne. Mais ce n'était pas seulement l'Allemagne ; il y avait une version plus douce de cela, un rejet total. Je veux dire, même dans ma propre université à Exeter, nous avons dû nous battre pour cela — que c'est, avant tout, notre devoir académique, pas seulement notre devoir moral. C'est notre devoir académique de donner un contexte historique à ce qui s'est passé.

Et immédiatement, le lobby essayait de dire à notre université que fournir un contexte historique à ce qui s'était passé revenait à soutenir le terrorisme, l'antisémitisme, et ainsi de suite. Je pense que c'est déjà assez grave d'avoir une bataille de récits. La plupart des historiographies coloniales et colonisatrices cherchent à effacer l'histoire autochtone — non seulement à travers la recherche académique, mais aussi en détruisant des sites emblématiques, en s'appropriant le folklore, les noms autochtones, et ainsi de suite. Mais cela, nous y étions plus ou moins habitués, et je pense que nous savions comment y faire face. Lorsqu'il s'agit d'une exigence aussi explicite selon laquelle l'histoire ne devrait pas être prise en compte pour comprendre les moments de violence dans nos vies, c'est un développement extrêmement dangereux — surtout lorsqu'il émane de sociétés prétendument éclairées qui affirment chérir la recherche académique comme un espace de liberté, de toutes les formes de liberté.

Cela fait partie de—eh bien, je vais conclure là-dessus. Je pense que cela fait partie de la crise dont j'ai parlé plus tôt. L'ordre mondial, l'épine dorsale morale—la prétendue épine dorsale morale—et l'ordre mondial que l'Occident a construit immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, traumatisé par la guerre mais refusant d'affronter le fait qu'il bâtissait un nouveau monde alors que les deux tiers du globe étaient encore colonisés. Et en ignorant totalement, par exemple, la contribution islamique à ce qu'ils appellent la civilisation judéo-chrétienne, c'était une très mauvaise

construction. Mais il a fallu du temps pour prendre conscience qu'il y avait déjà de profondes fissures dans ces fondations. Et maintenant, tout s'effondre.

Et l'effondrement n'est jamais agréable. J'ai un ami palestinien que j'essaie d'encourager en lui disant que je pense que les empires finissent par tomber, y compris l'empire sioniste. Il m'a répondu : « Oui, mais il faut faire attention à ce qu'ils ne s'effondrent pas sur toi. » Et il a raison — il a vraiment raison. Je comprends ce qu'il veut dire. Il disait, tu sais, cette idée optimiste à long terme selon laquelle les empires... et l'histoire est cyclique, donc cela finira forcément par arriver. Mais il a tout à fait raison. Il y a quelque chose dans l'effondrement d'une puissance dont il faut se méfier : il ne faut pas qu'elle s'écroule sur toi, car il faut trouver un moyen d'éviter non pas l'effondrement lui-même, mais les dommages collatéraux qui l'accompagnent.

#Felix Marquardt

Merci, Ilan. Merci beaucoup. Je pense que nous devrions lentement nous diriger vers la conclusion. Nous vous sommes très reconnaissants pour votre temps — à vous tous. Peut-être que je...

#Felix Marquardt

Alors que nous préparions cette émission, j'ai eu une conversation avec Melek à propos de Rifat Al Arir, et je lui ai suggéré de lire l'un de ses poèmes avant de conclure. J'aimerais dédier cette émission à sa mémoire.

#Pascal

Puis-je suggérer que nous donnions la parole à Muhammad pendant une ou deux minutes de plus, puis à Malak pour ses réflexions finales, et enfin au poème ?

#Felix Marquardt

C'est une très, très bonne idée. Mes excuses, Muhammad.

#Muhammad Jalal

Pas du tout. Je préférerais de loin écouter le poème de Rifat. Je n'ai en fait pas grand-chose d'autre à dire. Jazakallah khair. Merci beaucoup pour cette merveilleuse rencontre — vraiment merveilleuse.

#Pascal

BarakAllahu khair. Dans ce cas, Melek, s'il te plaît.

#Malak Zakoutova

D'accord, donc le poème est de Dr Refaat Alareer. Vous le connaissez peut-être. Il s'intitule *Je suis toi.* Je ne vais pas m'étendre dessus — vous allez simplement l'écouter. Et encore une fois, c'est un tel honneur de réciter son poème. Deux pas. Un, deux. Regarde dans le miroir. L'horreur, l'horreur. La crosse de ton M16 sur ma pommette, la marque jaune qu'elle a laissée, la cicatrice en forme de balle qui s'étend comme une croix gammée, serpentant sur mon visage, le chagrin coulant de mes yeux, dégoulinant de mes narines, perçant mes oreilles, inondant l'endroit comme cela t'est arrivé il y a environ soixante-dix ans. Je suis simplement toi. Je suis ton passé qui hante ton présent et ton avenir. Je lutte comme tu l'as fait.

Je me bats comme tu t'es battu. Je résiste comme tu as résisté. Et, un instant, je prends ta ténacité pour modèle. N'étais-tu pas en train de tenir le canon du fusil entre mes yeux ensanglantés ? Un, deux. Le même fusil, la même balle qui ont tué ta mère et ton père sont utilisés contre moi par toi. Marque cette balle et marque ton arme. Si tu la sens, elle porte à la fois ton sang et le mien. Elle contient mon présent et ton passé. Elle contient mon présent. Elle contient ton avenir. C'est pourquoi nous sommes jumeaux — même trajectoire de vie, mêmes armes, mêmes souffrances, mêmes expressions dessinées sur le visage du tueur, tout pareil, sauf que dans ton cas, la victime a régressé pour devenir le bourreau.

Je te le dis, je suis toi — sauf que je ne suis pas le toi d'aujourd'hui. Je ne te hais pas. Je veux t'aider à cesser de me haïr et de me tuer. Je te le dis, le bruit de ta mitrailleuse te rend sourd. L'odeur de la poudre étouffe celle de mon sang. Les étincelles déforment mes expressions. Cesserais-tu de tirer un instant ? Le ferais-tu ? Tout ce que tu as à faire, c'est de fermer les yeux. Voir, de nos jours, aveugle nos cœurs. Ferme bien les yeux pour voir avec l'œil de ton esprit. Puis regarde dans le miroir. Un, deux. Je suis toi. Je suis ton passé. Et en me tuant, tu te tues toi-même. Merci.

#Felix Marquardt

Merci beaucoup, Marek, pour cette lecture. Et merci à vous tous d'être avec nous. Murtaza a malheureusement dû partir pour animer l'émission d'actualités Dropsite, mais nous vous sommes très, très reconnaissants. Je sais que je parle aussi au nom de Pascal : nous sommes ravis de vous avoir eus pour cet épisode zéro de l'expérience Black Elephant.

#Pascal

Merci beaucoup à vous tous.

#Ilan Pappé

Merci beaucoup. Ce fut un plaisir de vous rencontrer tous. Merci, merci, merci.